

Marie d'Egypte

Jacques Lacarrière était un amoureux de la Grèce et de la langue grecque. L'amateur de Chablis était aussi un érudit fouillant les vieux grimoires pour transformer en un conte merveilleux un sermon probablement composé au VI^e siècle par Sophronios, évêque de Jérusalem et, traduit du grec par Arnould d'Andilly, l'un des Messieurs de Port-Royal, en 1644. Jacques explique que le récit du VI^e siècle est un récit édifiant destiné d'abord à montrer le pouvoir du Dieu des chrétiens qui peut transformer Marie, une prostituée faisant les trottoirs d'Alexandrie, en une sainte que l'Eglise catholique a canonisée sous le nom de sainte Marie l'Egyptienne.

Le premier livre que Jacques m'ait donné fut *Marie d'Egypte*, le roman qu'il a écrit sur cette femme. Après avoir passionnément donné son corps aux hommes, elle l'aurait consumé par un amour de Dieu aussi passionné, dans le désert de la Thébàide, proche de Thèbes, la ville des Pharaons et des temples qu'ils construisirent pour leurs déesses et leurs dieux, l'actuelle Louxor. Après avoir lu ce roman, dînant un soir, à Sacy, avec Sylvia et Jacques, je tentai, en vain, de découvrir ce que Jacques pensait de la conversion de cette femme car il raconte mais ne laisse pas deviner à qui ou à quoi Marie s'est convertie ni comment cette transformation a pu s'accomplir. Le silence du récit s'est poursuivi et, au cours de la soirée, Jacques ne l'a pas rompu. Rentré à Appoigny, j'ai recommencé la lecture du roman et la première page m'est apparue comme une fulgurante réponse. Plus tard, j'ai fini par pressentir combien Jacques ressemblait à cette Marie d'Egypte : à la fois amoureux passionné de la vie et, en même temps, capable de ce silence méditatif, mystérieux, mystique même mais qui, sans doute, ne s'adressait à aucune divinité. C'est bien la Nuit obscure de Jean de la Croix, de Térése d'Avila, et de beaucoup d'autres. C'est surtout un éveil bouddhiste à la vacuité des choses. Jacques était le grand prêtre d'une religion qui permet à l'homme de progresser « *entre deux falaises, trouées, crevassées, lézardées d'ombre et si étincelantes par endroits qu'elles devenaient un éblouissement vertical, une muraille aussi tremblante et incertaine qu'un miroir d'eau* ». Après ce long cheminement, Marie, Jacques, vous et moi pouvons progresser encore. Mais, comme Marie, il faut « *continuer au fond de cet oued rongé où affleurait la rouille des roches oxydées* » comme le sont parfois nos vies, sans chercher à s'évader : « *Inutile de vouloir gravir la falaise, on n'escalade pas la lumière* ». Au bout du chemin, « *les jambes excoriées de sang,* » Marie, et nous avec elle, atteint « *ce qu'elle cherchait depuis des mois, ce qu'elle voulait depuis des jours, une ligne imperceptible où ciel et terre mêlaient leur tendresse torride... Ce qu'elle cherchait, ce qu'elle voulait exactement était là, sous ses yeux : rien* ».